Anne-Marie SOHN (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinité*

Lyon, ENS Éditions, 2014

Isabelle Matamoros

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/14524>

DOI : 10.4000/clio.14524

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 11 juillet 2018

ISBN : 978-2-410-00992-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Isabelle Matamoros, « Anne-Marie SOHN (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinité* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 47 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/14524> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.14524>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Anne-Marie SOHN (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinité*

Lyon, ENS Éditions, 2014

Isabelle Matamoros

RÉFÉRENCE

Anne-Marie SOHN (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinité*, Lyon, ENS Éditions, 2014, 384 p.

- 1 L'ouvrage collectif dirigé par Anne-Marie Sohn, tiré du colloque tenu à Lyon en 2009, fait directement référence à celui de Rouen qui, en 1997, interrogeait la possibilité d'une histoire sans les femmes. Au-delà d'un titre qui finalement ne laisse pas de doute quant à la réponse – négative –, cette filiation assumée place l'ouvrage sous le signe d'un renouvellement épistémologique en cours, celui d'une histoire du genre qui ne peut se passer d'une histoire des femmes *et* des hommes, du féminin *et* du masculin. Pour les non-spécialistes, la très dense introduction retrace avec clarté l'émergence de ce champ à la croisée des concepts et des disciplines, puisant du côté de la sociologie ou de l'anthropologie et largement héritier des acquis de l'histoire des femmes et du genre. Introduction qui a le mérite de bien relier le propos de l'ouvrage aux débats internationaux, quand le cadre forcément étroit d'un ouvrage scientifique limite ici l'envergure comparatiste ou transnationale qu'on aurait pu attendre.
- 2 Proposer un bilan de cette histoire des masculinités serait sans doute prématuré. Et malgré l'ambition affichée de l'ouvrage, celle de couvrir toutes les périodes historiques, de la préhistoire au contemporain, Anne-Marie Sohn rappelle en introduction que l'objectif était davantage de présenter les principaux jalons « vers une histoire transpériodique et globale des hommes et des masculinités » (p. 27). Car c'est de cela qu'il s'agit : historiciser le terme de masculinités, qui en lui-même acquiert un sens différent

selon les périodes et les contextes ; refuser son emploi au singulier, pour mieux mettre en lumière la pluralité à la fois des attentes sociales et culturelles pesant sur les hommes devant faire la preuve de leur masculinité, ainsi que les manifestations de l'appartenance à cette catégorie sexuée. Partant, l'ensemble des contributions réussit le pari de démontrer que le masculin, les valeurs qui lui sont associées tout comme ses modalités d'expression dans les sociétés ne sont pas des invariants et qu'il doit être interrogé en tant que catégorie historique, au même titre que les historiennes des femmes et du genre avaient interrogé la construction du féminin. On perçoit alors les évolutions ou les différences en fonction des groupes sociaux, les moments de crise ou de réaffirmation que sont par exemple les guerres, les hiérarchies à l'intérieur d'un groupe « hommes » finalement loin d'être homogène.

- 3 Les 23 contributions, érudites, n'effrayent pas le ou la non-spécialiste, chaque auteur.e réussissant à exposer clairement les débats et enjeux propres à son objet, aussi pointu soit-il. Le découpage en trois grandes parties thématiques (« Mots et concepts », « Signes et marqueurs », « Preuves et épreuves ») s'avère également efficace. La première rappelle que l'histoire des hommes se heurte aux mêmes difficultés conceptuelles que l'histoire des femmes à ses débuts. Comment utiliser des catégories d'analyse fécondes telles que « crise des masculinités » ou « masculinité hégémonique », forgées dans d'autres disciplines – la sociologie principalement – sans tomber dans le piège de l'anachronisme en histoire ? Quelles difficultés posent les problèmes de traduction ? De l'analyse de l'emploi du terme « manhood » dans l'Angleterre médiévale par C. Fletcher ressort ainsi l'impérieuse nécessité d'aborder les sources avec les mots et les concepts de l'époque, quitte à se heurter au caractère intraduisible de certains mots – *manly*, *manhood* ou *viriliter*.
- 4 Dans la seconde partie, c'est le corps masculin, ou les attributs qui le prolongent, qui sont le support de l'étude de la construction des identités sexuées et révèlent les manifestations sensibles de masculinités triomphantes. Elle s'exprime pleinement par la perfection anatomique chez les guerriers grecs, la capacité à boire de l'alcool – et à lui résister – dans la France moderne, ou par la force physique ou l'endurance dans les classes ouvrières de l'Angleterre des années 1960-1970. Mais ces marqueurs servent tout autant à délimiter des fonctions sociales, à prévenir des débordements ou des transgressions : l'histoire des hommes n'est pas que celle d'une domination, c'est aussi apprendre à se maîtriser, à se conformer à une norme au risque d'être mis au ban d'une catégorie souvent pensée comme naturelle par les contemporains. En cela, l'étude de Mélanie Traversier sur les castrats à l'époque moderne saisit avec subtilité la voix en tant que « marqueur identitaire et baromètre social » (p. 136) qui n'échappe pas au processus de catégorisation des Lumières. Et parce qu'ils brouillent ces catégories, transgressant le masculin mais toujours hors du féminin, ils passent progressivement du merveilleux – en tant que détenteurs d'une pureté à tout jamais perdue pour les hommes adultes, celle de la voix de l'enfant – à la condamnation et au rejet dans le contre-nature et l'étrange.
- 5 C'est sur ces identités problématiques que se penche la dernière partie de l'ouvrage. En paraphrasant la phrase de Simone de Beauvoir – on ne naît pas homme, on le devient (p. 201) –, il s'agit de montrer comment les hommes doivent faire la preuve de leur masculinité dans une configuration historique donnée. Les guerres offrent ici un point d'accroche idéal pour l'étude des renégociations des rapports de genre et du réagencement des masculinités. Mais cette mise à l'épreuve se déroule également dans

l'intimité du couple. En accusant son mari d'impuissance, Lina S., dans l'Italie de la fin du XIX^e siècle, oblige Carlo C. à une performance devant ses juges : réinscrire son corps individuel, fragilisé, dans la normalité sociale et politique, au moment où point « l'angoisse collective d'une dégénérescence » (p. 282) du corps masculin. L'auteure plaide alors pour une histoire des émotions masculines, que permet l'étude des matériaux autobiographiques.

- 6 On peut évidemment ne pas s'en tenir à ce découpage thématique. L'hétérogénéité des sujets traités rend sans doute malaisée une approche qui serait sensible à la longue durée tout en satisfaisant pleinement la curiosité du lecteur ou de la lectrice. Car au gré des contributions, il est parfaitement possible de cerner l'enjeu d'un problème historiographique : ainsi des clercs au Moyen-Âge, longtemps perçus par les historiens comme un « troisième sexe » mais qui, on le voit, n'échappent pas aux discours normatifs sur ce que signifie, alors, être un homme. Pris dans son intégralité, il souligne donc comment l'approche par les masculinités enrichit voire renouvelle des domaines divers, comme l'histoire militaire ou l'histoire de la culture matérielle.

AUTEURS

ISABELLE MATAMOROS

Université de Lyon 2 – IHRIM